

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification de la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 255 comporte une numérotation fautive: p. 25.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIÈME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

X—OU L'ON NE S'ENTEND GUÈRE

Les deux femmes montèrent dans la voiture que la oréole

avait-prise, et qui l'attendait à la porte.

—Où faut-il conduire ces dames ? demanda le cocher.

Mariquita hésita une seconde.

—Au bois de Boulogne ! dit-elle enfin.

Elle ne voulait pas rentrer chez elle immédiatement, surtout avec sa fille.

Sans se rendre un compte bien exact de ce qu'elle éprouvait, elle avait l'intuition vive que la nouvelle situation créée par elle allait exiger des résolutions rapides et sérieuses, et elle sentait le besoin de se reconquérir d'abord, de voir un peu plus clair en elle-même.

—Oh ! ma mère, ma mère ! s'écria Annette, en se jetant dans ses bras avec une exaltation qui surprit la vraie duchesse de Kandos, est-ce ainsi que je devais vous retrouver après vous avoir cru morte ?... Je vous ai tant aimé... tant désiré !...

Pas un jour, depuis que je pense, que j'ai l'usage de ma raison, ne s'est écoulé sans que j'évoquasse votre figure... Oh ! j'aurais tant voulu vivre auprès de vous !

Mais vous voilà... vous allez m'arracher à jamais à ce milieu infâme... Ce Cuchillo, ce Louis Clermont...

—Oui, mon enfant, répondit la Mariquita, en la caressant,

mais quelque peu embarrassée de ces effusions fébriles, auxquelles elle n'avait point songé, et n'osant mentir, au point de répliquer qu'elle aussi elle avait rêvé de voir, d'embrasser sa fille.

Elle la trouvait jolie, charmante, et elle en fut un peu fière. Cela flatta, d'abord, sa vanité.



Il se mit dont à la suivre, prenant les plus grandes précautions pour ne pas être aperçu.

—Vous me parlerez de mon père, n'est-ce pas ? continua Annette. Je ne l'ai pas connu non plus. Il m'a abandonnée comme il vous avait abandonnée... car je ne crois pas un mot des allusions infâmes débitées contre lui par ce misérable.

Mariquita tressaillit. La situation n'était pas commode.

Pour la première fois de sa vie, elle eut une certaine pudeur de sa vie passée...

Comment dire à cette jeune fille... qui l'intimidait même un peu, par ses façons et ses allures d'un monde si différent de celui où la Marquesa avait vécu... ce qu'il aurait fallu lui dire ?

—Sans doute, fit-elle. J'aurai mille choses à vous dire, ma belle enfant, mais plus tard.

—Nous le vengerons ! dit Annette d'un voix sombre.

—Qui ça ? demanda Mariquita.

—Mon père, Paul de Kandos.

La oréole tressaillit et fronça les sourcils. Elle ne savait que dire, et s'irritait intérieurement de voir pleurer son mari et d'entendre maudire son amant.

Elle hésita un instant ; mais elle n'était pas femme à se complaire dans le vague et à hésiter longtemps.

—Il faut prendre le taureau par les cornes, se dit

—Écoutez, ma chère Annetto, je comprends le sentiment qui vous anime. Mais je ne puis le partager.

Annetto se redressa et la regarda avec étonnement.

—Vous oubliez que votre père a voulu m'assassiner, et que si j'ai échappé à la mort abominable qu'il m'avait préparée, c'est par une sorte de miracle.

—C'est donc vrai ? fit la jeune fille. Oui, je savais, en effet, que devinais qu'il vous avait rendue malheureuse... bien qu'on ne m'en parlât pas, et que mon grand-père parut vous haïr. Aussi, était-ce vous que j'aimais dans mes rêves, non lui... mais cela n'excuse par son assassin...

—Annetto... avant de prononcer et de condamner, il faudrait savoir au juste ce qui s'est passé.

Annetto, après un mouvement d'effusion, arraché à ses nerfs surexcités, et qui n'avait été, en somme, que le dernier remous de ses rêves d'enfance où elle idéalisait la mère absente et qu'elle croyait victime et persécutée, se refroidissait de plus en plus.

Cette femme lui paraissait, maintenant, étrangère.

Des doutes naissaient dans son esprit.

Le courant sympathique ne s'établissait pas.

Elle se frottait le sang, pour se réchauffer auprès d'elle, et, malgré cela, le froid la gagnait de plus en plus.

—Je ne puis pas oublier, poursuivit la Mariquita, avec précipitation, que c'est pour venger ma mort, que Cuchillo a frappé Paul de Kandos. Il l'avait provoqué en duel loyal... Il exposait sa vie, il allait succomber... C'est Louis Clermont qui a fait du combat légitime un guet-apens, un assassinat.

Dans son récit, récit entendu par Annetto, Cuchillo n'avait point dit clairement, pour une jeune fille honnête, — qu'il fût l'amant de la Mariquita.

O'était inutile.

Jeanne savait la vérité.

Les paroles de sa mère secouèrent vivement Mlle de Kandos, en ramenant ses idées de ce côté, et en lui faisant entrevoir, tout à coup, ce que l'émotion ne lui avait pas permis de comprendre, sur le premier moment.

Elle se détacha de sa mère, et s'en éloigna d'un mouvement brusque et saccadé.

Mariquita saisit parfaitement ce qui se passait dans le cœur de sa fille.

—Tant pis ! se dit-elle. Il faudra toujours qu'elle le sache, tôt ou tard.

Elle commençait à regretter de plus en plus sa démarche violente, dont les conséquences imprévues se déroulaient sous ses yeux, avec une logique désespérante.

—Je n'aimais pas votre père, dit-elle résolument, en femme habituée à son indépendance, et qui repousse le joug qui commence à peser sur ses épaules. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Notre mariage a été une folie et une sottise des deux côtés.

Je vous expliquerai tout cela, ma charmante enfant.

Je vous raconterai ma vie... mais, plus tard, nous aurons plus de loisir... quand nous nous connaîtrons mieux... Vous aurez aussi à me parler... à me dire votre existence de jeune fille...

—Elle doit avoir quelque amourette, pensait-elle. A son âge, et jolie comme elle est... C'est par là que je la prendrai...

—Laissez-moi vous regarder, reprit-elle tout haut. Vous êtes vraiment belle... et je suis sûre que je vous aimerai... si vous m'aimez.

—Oui, ma mère ! répliqua froidement Annetto. Mais qu'allez-vous faire ? Est-ce que vous allez laisser ce forçat porter le nom de mon père et de votre mari, le nom que vous et moi avons seuls le droit de porter ?

—Il faut réfléchir à tout cela, répondit Mariquita troublée. Je vous avoue que je suis si bouleversée... et la situation est si compliquée...

Elle s'attendrissait visiblement, pensant à Cuchillo, et ne savait réellement ce qu'elle voulait faire.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup Annetto, avec un cri de douleur. Et Jeanne, cette pauvre Jeanne, innocente de tout. C'est horrible ! Ah ! je voudrais être morte !

Et elle cacha sa figure dans ses mains.

—Cette femme ! sa femme ! répéta Mariquita avec un lo-vain de jalousie et d'aufimiosité... Oh ! elle !...

Elle s'arrêta.

—Elle est plus heureuse que moi ! acheva-t-elle tout bas. Il l'aime !

XI

OU MARIQUITA PREND UNE PREMIÈRE DÉCISION

Il y eut un long silence entre ces deux femmes.

La voiture, maintenant, allait au pas, faisant le tour du lac, passant devant la cascade, suivant les allées à la mode.

Il faisait un temps magnifique, et de grands équipages commençaient à se presser à travers le bois.

Ni Annetto, ni la veuve de Paul de Kandos ne voyaient rien.

Elles regardaient en elles-mêmes, et le drame intérieur qui s'agitait au fond de leur cœur les absorbait au point de leur cacher absolument la vie extérieure.

En se retrouvant, la mère et la fille commençaient à se sentir plus étrangères l'une à l'autre qu'à l'époque où elles ne s'étaient jamais vues.

Elles appartenaient à deux mondes différents.

Rien de commun entre elles ; entre cette apocrienne danseuse de corde, devenue chanteuse, fille de gaucho, bohémienne d'éducation, d'allures et de sensations, et cette jeune fille élevée chez son grand-père de la façon la plus sévère, habituée aux idées et au usages du monde civilisé de la vieille Europe.

Elles étaient aux deux pôles opposés.

De plus, les circonstances faisaient que la mère aimait tout ce que sa fille haïssait, et réciproquement, que sa fille haïssait tout ce que sa mère aimait.

Mariquita aimait Cuchillo et détestait Paul de Kandos et Jeanne.

Annetto aimait Jeanne, respectait Paul de Kandos et exérait Cuchillo.

Eile voulait venger la mort de son père.

Mariquita avait rêvé de poignarder elle-même Paul de Kandos et n'était venue à Paris que dans ce but.

Et il se trouvait que l'assassin du père était l'amant de la mère.

Tout cela ne se dessinait pas encore à leur esprit, avec cette netteté terrible ; mais tout cela, néanmoins, leur apparaissait.

Pour Annetto, la situation était encore plus fautive et plus cruelle que pour la Mariquita, qui, ayant peu de préjugés et n'écoutant que ses instincts, n'approfondissait pas beaucoup certains ordres de sentiments.

Mais Annetto tombait du haut d'un rêve longtemps caressé, et cette chute ajoutait sa meurtrissure à toutes celles dont elle souffrait déjà.

Ce qui préoccupait le plus la Mariquita, c'était le côté matériel de la situation.

A présent, elle voulait sauver Cochillo, qu'elle n'avait jamais eu l'intention de perdre, ayant voulu exclusivement le reprendre à une autre femme et le garder pour elle seule.

Ensuite, connaissent Louis Clermont, sachant ce qu'il valait, n'ignorant pas qu'il avait tué Vigot, dit Coco la Tête de mort, pour supprimer un témoin incommode et menaçant, elle craignait quelque violence de sa part.

Il fallait donc empêcher Annette d'agir, ou, tout au moins, de commettre quelque imprudence, ce qui n'était possible qu'en l'éloignant absolument de tout contact de nature à réveiller ses haines et à exalter son imagination.

Il fallait, ensuite, se mettre, ainsi que sa fille, à l'abri de Louis Clermont.

En tout cas, Mariquita, hésitante, ballottée entre deux résolutions contradictoires, comprenait pour elle-même la nécessité de se réserver et de garder l'entière indépendance de ses actions ultérieures.

Pour cela, il devenait nécessaire de s'isoler, de disparaître, pour quelques jours.

Dans la solitude, en tête-à-tête avec sa fille, elle arriverait à reconquérir son sang-froid, et à dominer suffisamment cette enfant exaltée pour qu'elle subît sa volonté et ne se mit pas en travers de ses projets.

Mariquita était femme d'action, et chez elle, entre la conception et l'exécution, il y avait nul intervalle.

Aussi, après un quart d'heure de silence, sans dire un mot de plus à sa fille, se pencha à la portière, et appelant le cocher :

— Conduisez-nous à Saint-Cloud, lui dit-elle, à voix basse, et descendez nous devant un hôtel convenable.

Son plan était établi.

Elle voulait faire perdre sa trace.

A Saint-Cloud, elle arrêta, à l'hôtel de... un petit appartement composé d'un salon et de deux chambres à coucher, séparées par ce salon, plus de deux chambres au-dessus, pour Mono et la China.

Ceci fait, elle y laissa Annette, en lui faisant jurer d'attendre son retour.

Puis, elle revint précipitamment à Paris, rentra chez elle, prit les quelques effets indispensables, donna à Mono les ordres détaillés, dont nous avons vu l'exécution, et repartit avec Carmencita, en déclarant à la concierge qu'elle prenait le chemin de fer pour le Havre, où son nègre viendrait la rejoindre, dès qu'il aurait terminé les préparatifs du déménagement.

On se rappelle avec quelle intelligence Mono avait rempli la mission diplomatique dont il était chargé.

On se rappelle comment Louis Clermont, sans croire au départ de la Mariquita, avait été joué, cependant, par Mono, qui avait fait enlever les valises et les bagages, avec tant d'habileté et de rapidité, que le vieux forçat n'y avait vu que du feu.

A son retour à Saint-Cloud, la oréole avait retrouvé sa fille.

Celle-ci, fidèle à sa promesse, attendait sa mère et ne s'était point montrée.

Elle était pâle, elle avait les yeux rouges.

Il était visible qu'elle avait pleuré !

Elle avait écrit aussi ; car une lettre cachetée reposait sur une table, près de la fenêtre de la pièce qui lui était plus particulièrement destinée.

Mariquita, pendant ces allées et venues, n'avait cessé, de son côté, de retourner la situation sous toutes ses faces,

Or, en y songeant, en l'analysant, elle était arrivée à cette conclusion :

1^o Quo la plus grosse épine, c'était la présence de sa fille ;

2^o Qu'il fallait, à tout prix, puisqu'elle ne pouvait arracher cette épine, s'arranger pour qu'elle lui fût le moins douloureux possible, et n'entravât pas tous ces mouvements.

La Marquessa avait les qualités de ses défauts.

Elle était indomptée, mais elle était sincère.

En elle, nulle hypocrisie : l'horreur du mensonge, et une certaine violence de passion, comme une habitude indéracinable de s'y livrer, qui au besoin, l'eût poussée à la franchise, alors que la franchise n'eût pas été dans sa nature.

Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, à ses moments, d'être fine et rusée, autant qu'une femme et qu'un sauvage peuvent l'être.

— Ma chère enfant, dit-elle à Annette, en l'abordant, à son retour de Paris, nous ne nous connaissons pas. Malgré les liens qui nous unissent, nous sommes absolument étrangères l'une à l'autre, non seulement parce que nous ne nous sommes jamais vues avant aujourd'hui, mais encore parce que notre vie et notre éducation ont été toutes différentes.

— C'est vrai ! répliqua Annette sans la regarder.

— Moi, continua Mariquita, je suis née en Amérique, et j'y ai vécu beaucoup plus qu'en Europe, d'une existence particulière, qui ne ressemble à rien de ce que vous connaissez. Au fond, je suis restée une sauvage, je le sais fort bien, et je l'aurais appris, depuis quelques heures, si je ne l'avais pas su auparavant.

Vous, vous êtes française, élevée dans les idées françaises, qui sont, peut-être, les bonnes : je ne les discute pas.

Mais, enfin, cela fait que nous ne parlons pas le même langage, et que nous ne comprenons pas de même les mêmes choses.

Annette l'écoutait, avec quelque surprise, mais toujours sans la regarder.

— Or, poursuivit la mère, je ne suis plus assez jeune pour me changer, ou me réformer.

Je suis ce que je suis, je vaud ce que je vaud... Il est trop tard pour revenir là-dessus.

Vous, également, vous êtes déjà à un âge où l'on a sa nature.

Je la respecterai, respectez la mienne.

C'est tout ce que je vous demande.

Annette releva la tête.

La sincérité un peu brutale de ce discours ne lui déplaisait pas.

Cela la mettait à l'aise.

— Je suis votre mère, et je suis toute disposée à vous aimer, parce que vous êtes charmante... Je désire que vous m'aimiez un peu, aussi... quand vous me connaîtrez... que vous m'aimiez « telle que je suis, » non telle que vous m'avez rêvée.

Annette fit un mouvement.

— Si cela ne se peut... je le regretterai... mais j'espère que cela se pourra ; j'y ferai tout mon possible.

— Et moi, aussi, je vous le jure ! fit Annette, prise par cette façon originale de poser leurs situations réciproques, et facile à entraîner par tout ce qui était saisissant et inattendu.

— Bien, mon enfant, reprit la Mariquita.

En attendant, soyons camarades, et promettez-moi de ne pas agir sans mon acquiescement ; parce qu'alors, sous prétexte de venger votre père, que vous n'avez pas connu plus que moi, et qui ne vous a guère aimée, je vous assure, c'est moi, votre mère, que vous frapperiez.

—Je ne ferai rien sans vous en prévenir, dit Annette redouvenant pâle et glacée.

—Vos sentiments, ajouta Mariquita, sans paraître blessée du ton de sa fille, je vous les laisse.

Laissez-moi les miens.

Ainsi, nous arriverons, croyez-moi, à ne pas nous choquer.

Il y eut un court silence.

—Je vous raconterai ma vie, reprit la mère, ou du moins, ce qu'il faut que vous en sachiez pour comprendre ma conduite, mes affections et mes haines.

Mais, d'ici là, il y a des points de sécurité personnelle, qui nous intéressent toutes deux, et sur lesquels nous pouvons tomber d'accord, sans aborder les sujets et les considérations... que nous aborderons, une autre fois, quand j'aurai pris une décision définitive, que je n'ai pas prise encore.

Elle soupira, et son visage mobile s'assombrit.

Mais elle secoua la tête.

—Mettons Cuchillo de côté, pour le moment, fit-elle avec une légère hésitation. Il y a près de lui un homme que vous connaissez, puisque vous savez tout : c'est Louis Clermont !

—Oh ! Oui ! interrompit Annette en frissonnant.

—Vous savez quel a été son rôle dans ce drame. C'est lui qui l'a conçu et qui a veillé à son exécution.

Lui, il est capable de tout pour s'assurer l'impunité, et pour fermer les bouches qui pourraient parler, pour supprimer les témoignages menaçants, en supprimant les témoins.

D'ailleurs, il l'a déjà fait.

—Je le sais !

—Quand il apprendra ce qui s'est passé... ce que j'ai fait, et que je regrette, ajouta-t-elle en regardant fixement sa fille, qui détournait les yeux, comme chaque fois qu'un mot lui rappelait la situation de sa mère vis-à-vis de Cuchillo ; quand il apprendra que vous savez la vérité, quand il craindra que vous ne vouliez venger votre père, il aura peur...

La peur le rend féroce, et, pour nous faire taire l'une et l'autre, il a des moyens que vous devinez.

—L'assassinat ! interrompit Annette.

—Oui, mon enfant, peut-être. En tout cas, c'est à prévoir, et cela se comprend.

On ne peut frapper Cuchillo sans le frapper lui-même. Leurs destinées sont unies.

—Par le crime et par l'infamie ! interrompit encore une fois Annette.

—Soit ! fit la Mariquita avec une indifférence hautaine.

Elle l'aimait ainsi, voilà tout !

—Done, reprit-elle nettement, il faut qu'il ignore pour le moment, ce que nous sommes devenues.

Elle lui raconta alors ce qu'elle venait de faire.

—Vous comprenez bien, maintenant, que, pour rien au monde, et quoi que nous décidions, il faut que personne ne sache où nous sommes.

—Vous avez raison, dit Annette, et je ne veux vous faire courir aucun péril.

Cependant...

—Cependant...

—Il y a quelqu'un qui me cherchera, qui sera fou de douleur, s'il apprend mon départ, et que je voudrais calmer... Même à votre point de vue, ce sera plus prudent.

—Qui ça ? demanda la Mariquita.

Mais Mlle de Kandos ne répondit pas à cette question et ajouta seulement :

—Je venais d'écrire à cette personne un mot, un simple mot, lui disant :

« Ne cherchez pas. Je suis en sûreté, vous aurez de mes nouvelles. »

Annette était devenue très-rouge en parlant, et paraissait fort émue.

—Mais, dit-elle encore, comme il s'agit de votre vie, ma mère, je n'enverrai pas cette lettre, si vous le jugez imprudent.

—N'y dites-vous rien d'autre ?

—Rien qui puisse vous compromettre, non, répondit Mlle de Kandos, sans répondre, encore cette fois, tout à fait, à la question posée par sa mère.

Mariquita comprit la nuance.

—Vous n'y parlez pas de moi ?

—Non !

—Vous n'y donnez pas votre adresse ?

—Non !

—Alors, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous envoyiez cette lettre, pourvu qu'elle soit mise à la poste à Paris... et j'en fais mon affaire...

—Merci ! fit Annette avec soulagement.

—Donnez-la moi !

—La voici.

Mariquita lut l'adresse : « Mons. Gaston Lapierte, rue des Trois Couronnes. »

—Ah ! fit-elle avec surprise.

—Vous le connaissez ? s'écria Annette.

—Parbleu ! Le fils de Louis Clermont.

—Comment savez vous ?...

Mariquita la regardait.

Elle eut un sursaut.

—C'est votre amoureux ! fit-elle lentement.

—Non, ma mère, répliqua Annette fièrement, après avoir un instant réfléchi, c'est mon fiancé.

XII

OU L'ON VOIT, UNE FOIS DE PLUS, QUE L'ON A QUELQUEFOIS BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOIT

Il est temps de revenir chez Mme Lapierte, que nous avons laissée au moment où, sous la menace de mort de son mari, elle avait ouvert à Jeanne de Léon, à la « petite duchesse », à la femme de Cuchillo, en un mot, ou, si on le préfère, de Jean Pruneau, seul nom qu'elle eût légalement le droit de porter.

Mme Clermont, plus morte que vive, tremblant, non pour elle, qui eût donné volontiers sa vie, trop misérable pour qu'elle y fût beaucoup, mais pour son fils et pour celle qu'elle regardait toujours comme la vraie duchesse de Kandos, — Mme Clermont, disons-nous, avait introduit la visiteuse dans la grande pièce, où elle venait de recevoir son mari, quelques instants auparavant.

Pour tout au monde, elle eût voulu prévenir Jeanne, par un mot ou par un signe, lui faire comprendre qu'elles n'étaient pas seules.

Eile n'osa pas.

Elle se doutait bien qu'il était là, derrière la porte, aux aguets, et elle le connaissait trop pour risquer de l'exaspérer.

Son idée fixe, au fond, était de renvoyer la duchesse le plus tôt possible, avant le retour de son fils, redoutant ce qui pourrait se passer, si Gaston se rencontrait avec Louis Clermont, dans les circonstances actuelles.

Une fois dans la chambre, la duchesse se laissa tomber sur

une chaise, avec un mouvement de lassitude extrême, et releva sa voilette.

Mme Lapierre ne put retenir un geste de surprise en constatant l'altération des traits de Jeanne, bien que ces traits fussent animés d'une expression extraordinaire d'énergie et de calme résolution.

—Qui me procure l'honneur de votre visite ? balbutia la femme de Louis Clermont, comprenant qu'il fallait dire quelque chose, et ne voulant pas manifester une surprise peut être indiscrette.

—Ma chère madame Lapierre, répliqua Jeanne d'une voix douce, j'ai toujours eu pour vous, ainsi que pour votre fils, la plus grande estime... De cette estime je viens vous donner une preuve... en vous demandant de me rendre un grand service, sans m'interroger où me poser des questions auxquelles je ne pourrais répondre.

—Oh ! madame la duchesse, s'écria vivement la mère de Gaston, je n'ai point de questions à vous poser... et je serai trop heureuse de vous rendre service... si cela dépend de moi... bien que je ne voie pas, dans mon humble position... en quoi je puis vous être utile.

Jeanne se recueillit un instant.

—Madame, reprit-elle à voix basse, mon mari et moi nous avons quitté l'hôtel que nous habitons à Neuilly.

—Je le sais, interrompit Mme Lapierre.

—Ah ! vous le savez !... Comment cela ?

—Je le sais par mon fils... qui est allé, ce matin, à votre hôtel...

—Pour voir Mlle de Kandos, fit Jeanne avec un soupir. Oui je comprends.

Pauvres enfants, ajouta-elle plus bas.

—C'est cela, madame.

—Il a trouvé l'hôtel vide...

—Oui.

—Ne me demandez pas, cependant, ce qu'est devenue Mlle de Kandos, ajouta Jeanne d'une voix émue, je ne pourrais vous répondre.

—Oh ! je ne vous demande rien, madame !

—Merci ! Donc, nous avons quitté l'hôtel, mon mari et moi... pour n'y jamais retourner !

Mme Lapierre fit un mouvement, mais se tut.

Louis Clermont était là !

Moins elle parlerait, moins la duchesse en dirait.

Du moins, c'est ce qu'elle espérait.

Jeanne s'était arrêté.

Peut-être attendait-elle une question.

Elle ne vint pas.

Là petite duchesse reprit, en relevant la tête avec fierté :

—Nous avons quitté cet hôtel, parce que nous sommes ruinés, absolument ruinés.

—Oh ! mon Dieu ! que m'a dites-vous là ? laissez échapper Mme Lapierre, emportée par son bon cœur et sa sympathie pour la famille de Kandos.

—La vérité, madame.

Pourquoi et comment nous avons perdu notre fortune... C'est ce que je dois taire, poursuivit-elle... et je vous supplie de vous contenter de mon affirmation sans chercher à en savoir plus que je ne puis en dire...

—Oh ! je ne vous demande rien... Je ne veux rien savoir... Gardez vos secrets !

—Des événements... inattendus... en quelques instants, nous ont tout ravi...

La voix de Jeanne tremblait légèrement.

Non, du regret de la fortune perdue, assurément, mais au souvenir des terribles révélations que l'on connaît.

Cette émotion ne dura pas.

La vaillante créature reprit tout de suite sa fermeté.

—Nous voilà donc pauvres ! ajouta-t-elle. Et cela ne m'effraye pas. Pauvre, je suis née... pauvre, j'avais vécu... jusqu'à mon mariage... Pauvre, je vivrai, voilà tout.

Seulement, il faut vivre, et, pour vivre, il faut travailler.

Elle se leva, s'approcha de Mme Lapierre, lui saisit les deux mains.

—Et je viens vous demander de l'ouvrage, madame.

—Vous à moi ! balbutia la femme de Louis Clermont, bouleversée de cette situation imprévue.

—Oui, moi, à vous, et à vous seule ! Parce que vous êtes la seule personne en qui j'ai assez de confiance pour lui adresser cette requête.

Ailleurs, il faudrait me faire connaître... et je veux rester, désormais, si obscure, si inconnue, que personne ne sache mon existence.

—Oh ! madame... est-ce possible ? murmura Mme Lapierre, et, emportée par sa sympathie et son bon cœur, elle serra instinctivement la duchesse dans ses bras avec un mouvement maternel.

Puis, s'apercevant de cette familiarité qui lui avait échappé, elle desserra son étreinte et se recula un peu.

Jeanne continuait :

—C'est là ce qui m'empêche de chercher à utiliser mon instruction pour donner des leçons... J'aurais pu aussi trouver, peut-être, une place à l'étranger, dans quelque riche famille ; mais il eût fallu quitter mon mari, m'éloigner de lui... et il a trop besoin de moi... en ce moment.

Mille questions brûlaient les lèvres de Mme Lapierre.

Elle eut la force de les retenir.

Louis Clermont était là !

Il ne fallait pas retenir la petite duchesse.

Il ne fallait pas surtout l'amener à dire quelque parole imprudente.

—Ce que je pourrai vous donner, comme travail, sera bien insuffisant et vous fera une existence bien misérable... dit-elle seulement, des larmes plein les yeux, violemment émue du spectacle de cette ruine si brusque et de la dignité, comme de la résignation, de la duchesse.

—Je le sais... mais je saurai m'en contenter.

Jeanne ajouta avec un sourire admirable :

—Seulement, je ne suis pas au bout de mes demandes.

—Parlez. Tout ce qui dépendra de moi...

—D'abord, je vous demanderai de me donner autant de travail que j'en pourrai faire...

—Tout ce que j'aurai...

—Ensuite, je vous demanderai de l'emporter...

—Bien volontiers, si vous le préférez.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

A NOS LECTEURS

Nous prions nos abonnés et nos lecteurs de prendre en considération les immenses avantages que nous offrons présentement et d'en faire part à leurs amis. Voyez la dernière page.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance,

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

V

Elle souleva ses bras pour les lui tendre ; ils retombèrent sans force.

— Oh ! je mourrai contente, balbutia-t-elle, il est là !

— La blessure n'est pas mortelle, dit le chirurgien, mais elle mourra de la faiblesse. Elle a perdu trop de sang.

— Armand ! répéta la mourante, soyez béni, bien que ma mort soit votre ouvrage !

Ce cœur de marbre, excité par toutes les passions, trouva cependant un éclair de compassion.

— Pauvre Fiorina ! dit-il en lui prenant la main et en la regardant longuement.

Aurore ne le quittait pas.

Debout à ses côtés, elle suivait tous ses gestes, elle bavait ses paroles pour ainsi dire, elle attendait un signe, un mot ; il ne semblait pas la voir.

— Ah ! pauvre enfant, reprit la marquise, qui s'en aperçut, il peut dire de vous tout comme de moi. Pauvre Aurore, il ne vous aimera jamais !

Cependant madame Dandolo achevait de se remettre ; elle essaya de se lever, elle ne put y réussir.

— Appelez l'officier qui était près de moi tout à l'heure, murmura-t-elle, je ne puis aller à lui.

M. de Narail ne se fit point demander deux fois : il entra, mais avec un sorte de gêne et d'embarras très éloignés de sa manière habituelle.

— J'ai voulu vous voir et j'espère en vous.

— Que puis-je faire ?

— Où est ma sœur ?

— Elle est là, à côté. Je la renverrai où elle voudra. Quant à vous, vous ne m'échapperez plus.

— Armand !

— Madame !

— Faut-il croire ce que l'on raconte de vous ? Faut-il supposer que tout sentiment d'honneur, de loyauté sont éteints dans votre âme ? Faut-il vous regarder comme un misérable ? Moi qui aurais tant voulu vous aimer !

— Vous croirez ou vous penserez ce qu'il vous plaira, vous m'aimez ou vous ne m'aimez point, mais vous m'appartenez à présent, aucune puissance divine ou humaine ne vous arrachera à moi ; voilà ce qui est sûr et ce dont il faut bien vous persuader, madame.

— Mon Dieu ! répliqua la comtesse en se cachant le visage, vous le voulez donc !

— Oui, Dieu le veut, poursuivit le jeune homme, se méprenant sur le sens de ses paroles, oui, vous avez assez combattu, si vous m'aimez !

— Oh ! ne dites pas que je vous aime d'amour, Armand, ne le dites pas ! car cela n'est pas vrai, car cela ne sera jamais vrai, jamais possible, entendez-vous ?

— Eh bien ! vous serez mon esclave, s'écria-t-il avec emportement, mais vous serez la mienne pour toute ma vie !

Amarante pleurait amèrement ; Armand se promenait par la chambre, et sa colère montait comme la mer.

— Prenez-y garde ! je suis arrivé ici avec toutes les furies

de l'enfer dans le cœur ; depuis plusieurs mois je les nourris, je les excite ; j'ai juré de me venger impitoyablement sur vous, sur votre mari, sur votre sœur. Ce serment, tant de fois répété et de fois trahi sur un de vos regards, est maintenant irrévocable.

Une anxiété sans bornes se peignait sur les traits d'Amarante ; elle restait immobile, enfin, relevant les yeux, elle dit avec un de ces accents dont la douceur désarmerait un tigre :

— Armand, mon mari va venir !

— Ah ! tant pis !... tâchez qu'il ne vienne point, arrêtez-le, car...

— Vous ne lui ferz point de mal !

— Je le tuera, madame ; aussi sûr que nous existons tous les deux, il ne sortira point vivant d'ici. N'est-il pas l'obstacle qui nous sépare ? Ne m'a-t-il pas volé votre cœur ? Sans lui, ne serions-nous pas unis maintenant ?

A Venise, il était le maître : il m'a fait saisir et traquer comme une bête féroce. Ici, je suis le maître à mon tour, je le ferai mourir, moi ; c'est plus certain. Chacun prend son avantage.

— A Venise, il a été vous chercher dans votre cachot et vous a remis en liberté, au risque de sa vie, monsieur !

— Fausse générosité : pour me reprendre ensuite et se défaire de moi plus sûrement.

— Vous me tuerez donc aussi, car quel que soit son sort, je le partagerai.

— Vous tuer, vous ? Ah ! j'ai appelé ce moment de tous mes vœux ; je me suis jeté dans l'armée quand la campagne d'Italie a été décidée ; j'ai repris mon grade ; j'en ai reconquis d'autres sur le champ de bataille, par de telles actions, j'ose le dire, que notre grand général même, notre Bonaparte, a été forcé de m'admirer.

Et maintenant que je l'ai, que je le tiens, ce bonheur auquel j'aspirais plus qu'à la gloire, plus qu'aux honneurs, plus qu'à la vie, je le laisserais échapper ! Oh ! non ! non !

La comtesse entendait ces paroles avec un frémissement de crainte et d'horreur. Elle cherchait dans sa pensée quel moyen prendre pour apaiser cette frénésie, pour obtenir de cette nature indomptable un peu de raison et de pitié... et sa pensée ne lui fournissait rien.

Il y avait pourtant sans doute un coin vulnérable, une corde sensible ; elle essaya encore :

— Armand, pensez-vous quelquefois à votre mère ?

— Ma mère ? vous m'en parlez toujours ! Est-ce que j'ai une mère ? est-ce que j'ai été aimé ? est-ce que j'ai connu les caresses d'une famille ? Vous vous jouez de moi, madame.

Pauvre enfant, jeté dès sa naissance à des mercenaires, ému dans les forêts de l'Amérique, élevé par des hommes presque sauvages, où aurais-je pris les idées et les principes qui régient vos existences en Europe ?

Quelle main s'est étendue vers moi ? celle d'un prince insouciant, d'un ami de mon père, mon père lui-même peut être ! qui, lorsqu'il m'a eu rappelé près de lui, donner de l'or, envoyé voyager et placé enfin dans la maison du roi, a cru m'avoir généreusement payé sa dette.

Une mère ! moi, une mère ! mon Dieu ! pas même un ami !...

— C'est vrai ! pensa madame Dandolo, et Dieu se venge sur moi maintenant !

— La société m'accuse : en a-t-elle le droit ? N'est-ce pas elle qui m'a repoussé, qui m'a puni des fautes de mes parents ? N'ai-je pas expié ma naissance depuis mon premier soupir, tandis

que probablement les vrais coupables, honorés, respectés, heureux, jouissent de tous les biens de ce monde !

Ah ! si vous saviez, mes belles dames, quelle est la vie d'un pauvre enfant que vous jetez sur le chemin sans guide, sans appui, sans espérance d'avenir, vous seriez plus sévères et plus réservées, j'aime à le croire, ou vous sauriez racheter vos faiblesses en ayant la force d'être mères au moins, si vous n'avez pas su être épouses. J'ai bien souvent maudit la mienne !

—Ne maudissez pas votre mère, Armand ! Pouvez-vous savoir ce qu'elle a souffert, ce qu'elle a eu de tourments et de douleurs ? Il est des positions...

—Il n'en est aucune qui autorise l'abandon de son enfant. Je l'aurais tant aimée, ma mère ! Sous ses yeux je serais devenu un homme bon, un homme généreux, peut-être un homme remarquable. Il y a en moi d'excellents instincts, étouffés sous mes passions parce que mes passions se sont développées sans entraves. Je ne me dissimule rien : je sens que je suis perdu ; je sens que tôt ou tard je mourrai victime de moi-même, de mes folies et de mon passé.

Du moins, j'aurai connu le bonheur près de vous, ma seule affection, mon seul amour. Si vous m'aimiez, je ne voudrais plus du ciel de Dieu, quand même il me l'offrirait en échange.

—Mon commandant, puis-je entrer ? Je vous demande pardon, si je vous dérange ; mais la mort n'attend pas, et la pauvre dame va mourir : elle vous appelle, elle appelle cette dame aussi, dit le chirurgien, en se montrant à la porte.

—Oh ! j'y cours ! s'écria la comtesse... et vous aussi, n'est-ce pas ?

M. de Nareil était ému : il avait évoqué des souvenirs qui le remuaient jusqu'au fond du cœur. Il entra dans la chambre où Fiorina se mourait, presque les larmes aux yeux.

Amaranthe était déjà agenouillée près de son lit.

Ma bonne amie, disait elle, quitterez-vous ainsi ce monde sans songer à l'autre ? Ne voulez-vous pas qu'on appelle un prêtre ? il vous consolera, il vous soutiendrait.

—Il me défendrait de le voir et de penser à lui.

—Peut-être aura-t-il plus d'indulgence.

—Il faut d'abord que je parle à Armand : où est-il ?

Madame Dandolo s'écarta, Armand venait.

—Armand, écoutez-moi : ma mort pourrait vous porter malheur ; je ne vous gêne point, et ce vieillard que vos paroles ont tué aussi, portera témoignage contre vous dans l'éternité.

Elle s'arrêta un instant ; elle suffoquait.

—Soyez tranquille, je vous pardonne, je vous bénis, je vous aime. Dieu me pardonnera, comtesse, en faveur de cette mort cruelle, et de tout ce que j'ai souffert. Et puis, il ne m'aime pas !

Le jeune homme tenait sa main ; il se pencha et posa ses lèvres sur son front.

—Vous vous trompez, Fiorina, je vous aime. Je me repens de vous avoir perdue, et si vous pouviez vivre vous seriez mon amie.

Comme si elle eût attendu cette assurance, le visage de la mourante s'illumina d'un rayon. Elle se souleva toute seule, joignait les mains, leva les yeux au ciel.

—Mon Dieu, murmura-t-elle, vous me pardonnez, car il m'aime, il me l'a dit, et vous m'avez permis de l'entendre avant de mourir.

Puis ses lèvres blanchirent, ses joues se décolorèrent, ses membres s'agitèrent d'un mouvement convulsif ; elle essaya de

sourire, d'ouvrir les yeux, prononça le nom d'Armand et s'éteignit.

Un long silence succéda à son dernier soupir. La comtesse priait, agenouillée ; Auroro, assise à côté d'elle, pleurait des larmes silencieuses, tombant une à une sur ses mains jointes.

M. de Nareil n'avait pas changé d'attitude ; il semblait atterré ; pour la première fois, le remords envahissait son âme.

—Oh ! je suis maudit ! dit-il en se levant ; il est impossible que je sois jamais heureux !

V1

Le jour commençait à poindre, et sur le lac, si tranquille la veille, se croisaient des barques chargées de soldats. Ils envahissaient les villages, occupaient les villas, se faisaient ouvrir les portes fermées ; enfin toutes les horreurs et les nécessités de la guerre.

Balbiano était un poste important ; celui qui l'occupait tenait presque la clef du pays.

Armand ne l'ignorait pas. Il secoua ses inquiétudes, ses regrets pour veiller aux soins de son commandement et en remplir les fonctions.

En partant, il recommanda, sous des peines sévères, un profond respect, des soins assidus, une surveillance rigoureuse pour les dames qu'il laissait à Balbiano.

—Que personne ne leur parle, que nul ne les approche. Que le corps du marquis et celui de sa belle-fille restent exposés et veillés sous le portique, selon les cérémonies religieuses : on a été chercher un prêtre à Trezzano.

Je reviendrai dans une heure. Si quelque Italien se présente, il est prisonnier de guerre ; qu'on l'arrête et qu'on le veille soigneusement.

La comtesse et sa sœur restaient enfermées.

Auroro se refusait toute nourriture : elle pleurait, aisée ou plutôt couchée sur un sofa. Elle resta ainsi jusqu'au soir.

Madame Dandolo avait cessé de l'importuner voyant qu'elle obtenait que des impertinences.

Armand rentra, mais il ne les troubla pas. Depuis le matin, un changement réel s'opérait en lui. Il se sentait meilleur ou du moins jamais il ne s'était senti si désolé de ne pas être bon.

—Laissons les, ces pauvres femmes, pensa-t-il, je les ai fait assez souffrir. Qu'elles se reposent !

Il ne dormit par de la nuit.

Au point du jour, au moment où il partait pour l'enterrement des deux victimes, on lui signala une ordonnance. Le général en chef le constituait commandant des environs, en lui donnant tout pouvoir pour agir selon qu'il le jugerait convenable.

La cérémonie se fit à l'église de Trezzano. La comtesse y assista voilée de noir des pieds à la tête.

On ne rendit aucun honneur à l'assassin, mais la marquise reçut ceux auxquels elle avait droit.

Armand conduisit le deuil.

Jamais les contrastes de cette nature multiple ne s'étaient révélés d'une façon plus marquée que depuis ces quelques jours.

Il y avait en cet homme l'étoffe de grandes choses : il ne fallait que les développer et les mettre en lumière. Le malheur l'aurait fait peut-être ; mais les passions furent plus fortes que lui....

Il revint à Balbiano sans parler à personne, lorsqu'il eut vu la dernière pelletée de terre tomber sur ce cœur qui l'avait tant aimé.

—Adieu, pauvre Fiorina ! personne ne m'aimera comme toi !

Au lieu de monter au portique, où il établit son quartier général, il resta seul dans la barque et se fit conduire de l'autre côté du lac.

Pendant cette traversée, des pensées de toutes sortes l'agitèrent : il se représenta sa vie, ce qu'il avait éprouvé, ce qu'il avait souffert et fait souffrir. Son inconvenable amour pour la comtesse, le premier sentiment de son âme, y palpitait avec plus de force que jamais.

Il se rappelait son désespoir quand il apprit son mariage, la rage de vengeance qui le poussa à se faire aimer d'Aurore, à l'enlever, à devenir maître de sa fortune et de sa main afin de punir l'orgueilleuse femme qui l'abandonnait ; et ces irrésolutions, et ces changements, et ces revers si familiers à la passions ! et ces désirs effrénés de ne point réussir à ce qu'il voulait néanmoins, et ces craintes, et ces impressions diverses qui donnent à un homme passionné les mille faces du caméléon !

Il avait fait de mademoiselle de Sainte-Même un instrument qu'il brisait maintenant, car elle ne résisterait pas au coup qui la frappait.

—Oh ! je suis un misérable, et si j'avais le courage de mourir !... Mourir ! et elle ! la quitter, la perdre ! Oh ! non, plutôt mettre le feu à l'univers entier ! plutôt nous ensevelir ensemble sous ses ruines !

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Hâtez-vous de profiter des immenses avantages que nous donnons actuellement. Voyez la liste de nos primes.

VARIÉTÉS

Deux inconnus se rencontrent chez l'un de nos barbiers. L'un a les cheveux roux, l'autre est chauve.

—Je crois, dit le premier, que vous n'étiez pas là quand on a passé les cheveux.

—Si fait, répond le chauve, mais il ne restait que des cheveux roux et je n'ai point voulu en prendre.

* * *

Au restaurant, un client grincheux s'approche du comptoir où trône majestueusement une dame fort revêche.

—Madame, je dois vous prévenir que la pomme qu'on m'a servie comme dessert était pourrie.

La dame d'un ton pincé :

—Eh ! monsieur, que voulez-vous que j'y fasse ? Je n'étais pas dedans.

—Eh bien ! vrai ; il n'aurait plus manqué que ça !

* * *

Scène de la vie de bohème.

Pendant les derniers froids, Rodolphe et Mimi sont assis devant une cheminée sans feu. Rodolphe parcourt un journal, tandis que Mimi recoud des bottines.

Rodolphe, lisant. — « On annonce qu'une baleine vient d'échouer à Concarneau. »

Mimi, timidement. — Ce serait peut-être le moment d'en faire remettre à mon corset.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour (ces deux derniers sont maintenant en cours de publication) ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS,

Boîte 1986,

475 Rue Craig, Montréal.